

# Tarbes : l'Opéra du Ferré

Trente ans que «L'Opéra du Pauvre» de Léo Ferré dormait. Une jeune troupe castroise a obtenu du bouillant ex-débutant le droit de monter son Opéra. Compte rendu-archéologie de la première à Tarbes.

1956. Roland Petit commande un «feuilleton lyrique» à Léo Ferré, un «ballet où l'on danserait le moins possible», avec du texte et des chansons, pour le Théâtre de Paris.

— «Petit mérite bien son nom. Le soir de la «couturière», avec sa femme, la Zizouille, et son père, ils étaient en larmes — remarquez, son père avait des facilités pour pleurer —, il fabriquait des cercueils en plastique. Le lendemain de la générale, les journalistes m'assassinaient. Petit m'a appelé: "Il faut couper la moitié." Je suis passé au théâtre, j'ai repris toutes les partitions d'orchestre.»

Au lieu de couper, au fil des ans, Ferré développe ce qui va devenir l'Opéra du pauvre: quatre disques publiés en 1983 où, accompagné par l'Orchestre de Milan, le créateur de *Jolie Môme* déclame et chante tous les rôles de son opéra. En exergue, ces mots: «*La mise en scène de l'Opéra du pauvre n'est pas à envisager.*»

1985. Frank Ramon, un jeune acteur de vingt ans, aborde Ferré à l'issue d'un récital: il veut monter l'Opéra du pauvre. D'abord réticent, Ferré finit par lui conseiller d'apprendre d'abord le métier. Ce n'est qu'en 1987 que Ramon et son Zygom Théâtre auront l'accord total de Ferré pour monter «l'inévitable».

Octobre 1989. Après l'avant-première à Castres, c'est Tarbes qui, ce soir, accueille l'Opéra du pauvre. Vin d'honneur à la mairie, allocutions. Ferré déstabilise vite fait le ronron sous-préfectoral en éclatant en sanglots en plein dans le micro: «Je n'suis qu'un enfant...» Conférence de presse suit dans la salle du conseil municipal. Son amitié et sa brouille avec Breton, le temps de la vache enragée... «Chaque matin, je me demandais si le soir je pourrais m'acheter mon paquet de Celtiques. Et un soir, j'ai pu m'acheter une cartouche. J'étais riche!» A la question implacablement rusée de miss radio locale: «Alors, Léo, toujours anarchiste?» — «Expliquez-moi comment et pourquoi, quand tu jouis, tu t'en vas dans les siècles passés ou l'avenir? Comment ça marche, ça? Cet orage de déraison et de sensibilité abominable?» Nouvelle stupeur.

20h30. Il y a foule au Théâtre de verdure de l'enchanteur jardin Massey. Au-dessus des cubes cuivrés du dispositif scénique, les frondaisons des grands arbres. Plus au-dessus encore, les étoiles. Les papillons voltigent autour des spots. Des paons crissent.

«Rappelle-toi. Il y avait quoi? Qui?» La voix enregistrée de Ferré sur fond de violons ravelo-stravinsko-tzigaisants fait l'ouverture. L'argument de l'Opéra

du pauvre a quelque chose du «mystère» médiéval, ou de ces allégories de la Renaissance, avec leurs débats d'amour et de folie. C'est à rien moins qu'au jugement de la nuit qu'on assiste, accusée d'avoir assassiné l'ombre. Le président du tribunal est un corbeau, l'avocat général un coq — qui n'hésitera pas, coup bas — à lui imputer la trahison de saint Pierre — *avant que le coq ne chante trois fois*. L'avocat général est un hibou, le greffier un chat (on s'en serait douté). Et défilent les témoins à décharge, bonne-sœur cloîtrée mystico-érotomane, deux prostituées, un joueur, un ver luisant, la misère, le poète, la mort...

Entre lyrisme et «mots d'auteurs», le texte transporte à fond de cale pépites et diamants noirs... quand il ne sombre pas dans une bêtise quasiment sublime, hugolienne. Au fil des récitatifs récités, des fusées poétiques éclatent, comme des feux de Bengale. Puis il y a les chansons, où Françoise Guerlin, *les Chœurs de la nuit*, se distingue particulièrement: chanson de la nuit... des professionnelles; de la mort (*Je vous attends*), de la misère... Chansons qui sont du meilleur Ferré. Nos comédiens doivent chanter en adaptant leur voix à sa tessiture, puisqu'ils chantent sur les bandes originales du disque.

Et tant pis si les costumes de Marité et

François Girbaud, comme les maquillages, ont l'air de céder à la batmania: les personnages virent au produit dérivé, ajoutent aux aléas d'un spectacle en plein rodage installé dans la journée (micros HF crachouilleurs). Il est patent que le spectacle se doit d'être sérieusement ajusté encore avant d'arriver dignement à Paris en septembre prochain au TLP-Déjazet: ses deux heures quarante-cinq ont besoin d'enchaînements plus prestes, sinon la poésie se fait abstraction et l'émotion ennuie. Le Zygom Théâtre devra, entre temps, acquérir si possible le professionnalisme nécessaire, tout en gardant la flamme de l'amateurisme... Certains (le hibou) sont meilleurs que d'autres (le corbeau qui n'en Piéplu), la mise à scène de Romon a des idées (ce voile de tulle noir qui descend des cintres pour emprisonner la nuit), mais les ballets font un peu étriqués — manque de profondeur de scène?

Reste que cette avalanche d'images, de déclamations, cette résurgence actualisée du «théâtre poétique» fin de siècle, soulevée de violonnades mystérieuses, laisse au total proprement ahuri. Voilà un aérolythe nyctalope... «Beau comme le tremblement des mains dans l'alcoolisme?»

Hélène HAZERA

Zygom Théâtre, Castres, 63759656.